

## *La mort dans l'âme* téléthéâtre

Claude Jasmin

Volume 4, numéro 1, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600243ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600243ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jasmin, C. (1971). *La mort dans l'âme : téléthéâtre. Voix et images du pays*, 4(1), 135–173. <https://doi.org/10.7202/600243ar>

# LA MORT DANS L'ÂME

*téléthéâtre*

*de*

*Claude Jasmin*

*La Mort dans l'âme* a été créé à Radio-Canada le 6 décembre 1962. Une reprise de cette émission a été présentée, également à CBFT, le 14 juin 1964.

La distribution était la suivante :

GEORGES HERTEL, étudiant en droit .....	François Tassé
LE QUESTIONNEUR .....	Paul Hébert
MADELEINE CORBEIL, étudiante en lettres .....	Catherine Bégin
ROYER, professeur en chômage .....	Gilles Pelletier
LE PÈRE DE GEORGES .....	Pierre Boucher
UN PRÊTRE, ministre du culte .....	Gérard Poirier
LE CONCIERGE .....	Pierre Giboyau
PAUL VERMETTE, vendeur de journaux .....	Paul Guèvremont
LES DEUX LIMIERS .....	Bertrand Gagnon Robert Desroches

L'équipe de production comprenait :

Metteur en scène et réalisateur : Jean-Paul Fugère

Script-assistante : Geneviève Khvalinsky

Décors : Claude Fortin

Costumes : Solange Legendre

---

*Note* : Cette œuvre dramatique a déjà été diffusée en France et se méritait plusieurs critiques favorables (1963).

## SCÈNE 1

*Toutes ces scènes se déroulent dans un petit studio de radio où l'on fait du film ; carreaux acoustiques au mur, un haut tabouret, un réflecteur avec lumière crue. On ne voit jamais le questionneur, de dos peut-être.*

QUESTIONNEUR — Georges Hertel, le 2 juin 1962...

GEORGES — *(Il se tord les mains démentant une voix qu'il veut calme — il parle bas mais le son est plein à en entendre les « parasites »)* Non. Je ne peux pas le dire. Je voudrais... Je ne peux pas dire ces choses-là... Je ne veux plus !

QUESTIONNEUR — *(Voix grave, d'un calme)* Faites un effort ! Donnez un peu plus de voix !

GEORGES — *(Il s'éponge le front. Regarde au plafond. Soudain plus calme. A l'air d'un petit enfant en pénitence sur le haut tabouret du studio)* *(Calme)* Il me semble que tout cela fait... très longtemps... maintenant.

QUESTIONNEUR — *(Imperturbable, sera ainsi pendant toute la pièce, malgré le désarroi de Georges Hertel et malgré ses questions souvent impertinentes, cruelles)* Vous n'avez jamais eu de caractère ?

*(Silence — Georges durcit son regard)* Je veux dire : avez-vous toujours été mou ?

*(Silence)* Vous n'avez jamais su résister à qui ou à quoi que ce soit ? *(Silence)*

GEORGES — *(se réveillant, soudain)* Non ! *(temps)* Non, ne dites pas ça ! *(temps)* Il ne faut pas dire ça. *(Il regarde autour de lui)* *(Il croit que cette question « sur sa mollesse » sera coupée sur le film de l'interview)* Non ! Vous ne pouvez pas dire ça. Vous ne devriez pas... *(temps)* *(plus vite)* Tenez, tenez et cela fait des années de ça, tenez, mon père... mon père, parce que je venais de réussir brillamment mes examens de fin d'année, tenez, je m'en souviens... c'est un exemple *(fade)* ça n'est qu'un exemple, ce que je vous dis-là... Ah, et puis, non, non !

VOIX — Coupez ! Coupez !

*Retour en arrière n° 1*

*Décor : coin de bibliothèque familiale*

PÈRE — (*à moitié caché par une pile imposante de livres quelques-uns sont ouverts, ici et là, il est monté dans un escabeau de bibliothèque. Il est très gros, jofflu, il porte des lunettes, sur le front la plupart du temps, il a le cheveu rare, son front est couvert perpétuellement de gouttelettes, grognon :)* Qu'est-ce qui te prend ? Tu le mérites : accepte. C'est tout. Pas de discussion.

GEORGES — (*calme, gros gilet d'étudiant enroulé autour du cou :)* Non, je n'en veux pas, merci bien.

PÈRE — (*plus agité*) Non ? Tu as bien dit non ? Pourquoi, non ? (*Des livres déboulent. Il tente de les retenir, en fait tomber davantage.*) Ah ! Tu m'énerves !

GEORGES — (*Bas, il joue avec un masque nègre*) Pas besoin, c'est tout !

PÈRE — (*en colère*) Je fais toutes les démarches nécessaires pour te faire participer à ce voyage autour du monde, pour... et tu... tu refuses ? Et pourtant je m'y prenais très tard. Tu sais cela ! Ce qui a singulièrement compliqué mes démarches. Mais à force de recommandations, de bons tuyaux, de pistons utiles, je finis par te décrocher une réservation, une place de luxe même (*gueulant*) (*des livres glissent encore*) Tu refuses p'tit idiot !

GEORGES — (*ajustant le masque devant sa figure, dos au père dans l'escabeau mais face à la camera*) Je refuse c'est tout. JE refuse.

PÈRE — (*descendant, lui arrachant le masque, criant et suant de plus belle, il retire ses lunettes d'un seul geste*) Mais bon Dieu de bon Dieu ! Si tu n'y tenais pas plus que ça, il fallait le dire plus tôt, crétin. Tu persistes à ignorer que la « préparation » de ce « petit » cadeau de vacances, p'tit cadeau qui me coûte déjà une fortune rien qu'en frais d'inscriptions de... de... de toute sorte. J'y ai passé des heures. J'y ai consacré des jours entiers, et ceci au détriment de mes affaires, de mes recherches.

## SCÈNE 2

*Studio...*

*On voit Georges sur son tabouret, se bouchant les oreilles et secouant la tête. Il revivait cette scène de la bibliothèque.*

QUESTIONNEUR — (*élève un peu la voix, mais fermeté surtout* :) Non, non, non ! (*Georges se lâche les oreilles aussitôt, apeuré, pressentant aussitôt, ce que le questionneur va lui dire* :) Georges Hertel, vous m'aviez parlé d'un voyage-croisière que vous aviez refusé, vous avez rejeté cette offre de votre père parce que déjà, vous aviez fait la rencontre de (*temps*) de cet « ami ».

*Georges s'agite nerveusement, veut protester de la main droite.  
Le film est comme repris.*

QUESTIONNEUR — (*voix plus calme, ton différent, on sent qu'il y a eu coupure, repos, par exemple, il pourrait y avoir de la fumée de cigarettes, position un peu différente de Georges — patient*) Non, ici ne nous racontez pas d'histoire. Nous aimerions avoir la véritable raison, le motif réel de ce refus ?

GEORGES — (*essayant de se maîtriser*) Mais oui. Mais oui. D'accord. Oui, c'est vrai. Mais c'est faux, je veux dire...

QUESTIONNEUR — Calmez-vous. Soyez calme... Vous veniez de faire connaissance avec ce type, votre ami Royer, qui va jouer une influence décisive dans cette nouvelle et sordide existence qui va devenir la vôtre. (*Silence*) Voyons : voulez-vous nous dire pourquoi vous avez été attiré par un être semblable, dès le début ?

GEORGES — (*Soudain enhardi, bavard presque* :) Pourquoi ? Pourquoi ? (*Net*) Parce qu'il me semblait franc. (*Pose*) Oui, enfin un « franc », que je me disais. Un ami vrai qui m'estimait, me prenait en considération, qui savait m'écouter discuter avec moi, me donner raison parfois, un ami. Enfin quelqu'un qui me devrait pas toutes choses. Quelqu'un qui disait toujours ce qu'il pensait, sans détour. Dès que nous nous sommes rencontrés, tout de suite, j'ai senti, j'ai senti que j'avais affaire enfin à un adulte, à quelqu'un qui ne me cacherait plus rien de la vie réelle. (*Fade*) Vous comprenez, c'est rare...

*Retour n° 2*

*Décor : coin dans un restaurant chic...*

*Son : musique — orgue électronique, presque grégorienne...*

ROYER — (*Il parle avec assurance, presque recto tono, calme presque cynique, blasé, c'est le type classique du brillant « baratineur » à enrôler les jeunes. C'est un jeune professeur, trente-cinq ans environ — sourire quasi imperceptible ; il joue avec une ou deux pièces d'un jeu d'échecs* :) J'écrase ! Je pervertis. Je salis

tout. N'essayez pas de vous mesurer avec moi. Vous perdriez. (*Temps*) Plutôt, essayez. Essayez voir. Je domine, j'arrache tout : convictions, sentiments, idées personnelles. Je sais me parer de tous les artifices : vertu, vice, selon les goûts de mes victimes. N'importe quoi, n'importe quelle attitude me sert. Je trompe. Je détruis. C'est mon plaisir. Je ne peux m'en empêcher. Fuyez-moi, n'essayez plus de me revoir. (*Pose, il boit*) — Je me servirais de vous. Même de vous qui n'avez l'air de servir à rien ni à personne. (*Il boit. Sourire médusé. Rictus discret*) Si vous revenez ici, c'est fini, je ne vous lâcherai plus et d'abord, je ne vous parlerai plus jamais aussi franchement. Je ferai sur vous ce que je voudrai. Je vous démonterai. Pièce par pièce. M'avez-vous compris Georges Hertel ? Je ferai ce que je voudrai avec vous, comme j'ai fait avec les autres. Je fais ce que je veux. Je ne peux faire autrement que de pourrir ceux qui m'approchent et surtout, et en particulier, les petits curieux de votre espèce. (*Silence. Il se lève lentement, très lentement. Il passe un manteau, une manche seulement, se penche un peu :*) Tenez, déjà, le seul fait de vous avoir dit cela (*il sourit affreusement*) : et je sais que vous avez hâte de revenir me voir. Vous voulez savoir. Vous ne pouvez plus ne pas revenir. (*Fade*) Je vous aurai prévenu.

## SCÈNE 3

*Studio...*

*Georges se mouche furtivement, s'éponge le front prend une cigarette que le questionneur lui allumera avec son briquet.*

QUESTIONNEUR — Pourtant, Hertel, vous avez dû vous rendre compte assez vite que ce Royer n'était plus « l'ami » que vous croyiez ! Mais vous l'avez vu et revu, pourtant, n'est-ce pas ? Pourquoi ? Par curiosité ? Par besoin de vous mesurer à lui ? À quelqu'un ? Ou pour le défier ? (*Silence lourd et long*) (*Changeant de ton*) À moins que Royer n'ait été qu'un moyen. En vous rapprochant de lui, n'est-ce pas cette femme que vous cherchiez, Madeleine... Madeleine Corbeil, c'est bien son nom ?

GEORGES — (*il sourit faiblement, un peu supérieur*) Oh !... Un soir il parlait comme ça et le lendemain il parlait tout autrement. Il paraissait si brisé, si abattu, (*fade*) complètement terrassé parfois, vidé !

*Retour n° 3*

*Décor : coin d'un bar-cabaret...*

*En flou, derrière Royer, au loin, un joueur de contrebasse qui semble une marionnette mécanique.*

*Son : musique — cool jazz, tambours, contrebasse, saxophone un peu...*

ROYER — *(La lumière sur son visage radicalement différente au restaurant, il portait pull à col roulé, ici, chemise et cravate, cravate dénouée — jouant constamment avec son verre de cognac-vichy)* Je vois clair. Trop clair. Je vois tout. D'un seul coup. Extralucide : c'est épuisant, tu sais. C'est difficile de vivre avec ça. Tu perdrais ton temps, le vois-tu ? Je sais tout. Une fille étonnante cette Mado ? Non ? Ça ne me regarde pas ! *(autre ton)* Tu n'as pas besoin de parler, Je devine. J'écoute ce que tu dis quand tu ne parles pas surtout. C'est entre tes paroles que tu es le plus intéressant. *(Autre ton encore, plus exaspéré, plaintif)* Je suis fatigué. Je vais m'en aller... un jour *(bas)* Si je pouvais. Je voudrais devenir idiot et bête comme toi. Être simple, niais, cela doit être si reposant. Quand j'étais petit, j'écoutais les clients de ma mère — elle tenait une boutique de biscuits et cafés — et je ne comprenais pas, non, je ne comprenais pas et j'étais si bien. Je ne voulais pas comprendre, j'étais heureux de ne rien comprendre. *(A l'air sincère)* Hertel, si j'en avais les moyens, je partirais. J'irais m'enfermer loin, très loin. Où je ne pourrais plus nuire... À personne. Je n'inquiéterais plus personne, pas même ma concierge... pas même... *(il hésite)* Mado ! *(Georges tente de se lever, Royer le retient, le fait se rasseoir.)*

Excuse-moi, enfin, je cesserais tous ces mensonges, cette fraude perpétuelle à laquelle on m'oblige, à cause de cette infâme légende qu'on m'a collée sur le dos, sans mon consentement. *(Il penche sa tête tout au-dessus de son verre, sa voix s'en trouve changée, méconnaissable)* Oh oui ! j'en ai vraiment assez. J'en ai par-dessus la tête. Je n'en peux plus, Hertel, je suis fatigué de tricher *(il avale)* de voler tout le monde, de mentir à tout le monde pour les protéger parfois... J'en ai assez... *(fade)* Assez... assez... assez...

#### SCÈNE 4

*Studio...*

QUESTIONNEUR — Mais, vous ne m'avez pas encore répondu au sujet de cette Madeleine Corbeil ?



GEORGES — (*jouant l'indifférent*) Offf !... C'est... c'était une fille... je veux dire, c'était une amie.

QUESTIONNEUR — Une bonne amie !

GEORGES — (*distrain volontairement, ce sujet l'agace :*) Oui, oui. C'est cela.

QUESTIONNEUR — Vous l'aimiez ?

*Georges s'énerve de nouveau, il hausse les épaules, baisse la tête, nie de la tête.*  
*Black out*

*Après ce court black out, coupure : changement d'atmosphère.*

QUESTIONNEUR — Cette Madeleine Corbeil, vous l'aimiez ?

GEORGES — Oui, mais oui. Je l'aimais bien. Quoi ? Que...

QUESTIONNEUR — Soyez calme.

GEORGES — Je suis calme. Je vous l'ai dit, c'était une amie, non ? Une amie, c'est clair ça, non ?

QUESTIONNEUR — Bon, bon. (*Silence*) Où l'aviez-vous connue ?

GEORGES — (*Irritation*) C'est elle qui m'a fait connaître Royer, c'est elle qui m'a conduit là.

QUESTIONNEUR — Là ! Où ?

GEORGES — Là, dans la dope. (*Criant*) Dans la dope, la dope !

QUESTIONNEUR — Où avez-vous connu Madeleine Corbeil ?

GEORGES — (*calme*) C'est sa faute. Elle y tenait. Elle me parlait de lui, toujours, sans cesse. C'est sa faute. (*Criant presque pour protester maintenant.*) Bien sûr, c'est pas sa faute. Je veux dire que j'étais libre, non ? Mais pourquoi voulez-vous (*fort*) Madeleine n'a rien à voir dans tout cela.

QUESTIONNEUR — (*un temps, calme :*) Je ne vous demandais qu'une chose très simple. Où l'aviez-vous connue ?

GEORGES — Je ne sais pas, — plus ! Je ne m'en souviens plus. C'est... je crois, non, non, ce n'est pas là. Ah oui, attendez, c'est drôle (*il rit faux et court*) je

ne me souvenais plus. Mais oui, c'est bien ça. C'était au « Bal du Soir-Gras ». Chaque année, à l'université, il y a cette fête, c'est un grand « chiard », il était tard. J'étais monté dans la tour, tout en haut ! (*Il ferme les yeux.*) Puis, j'ai entendu quelqu'un dans l'escalier. Alors comme je ne voulais pas être dérangé, j'ai crié, à la façon des gardiens.

*Retour n° 4*

*Décor : petite salle-observatoire...*

*Dôme vitré, fenêtres étroites tout le tour, rampe qui court autour des murs, dessous petit banc étroit, dehors, les reflets des réflecteurs des édifices qui courent dans le ciel noir.*

GEORGES — (*criant, les mains en porte-voix — il est costumé en pierrot avec un masque blanc*) Il est interdit aux élèves de monter dans la tour !

*Son : on entend les pas de quelqu'un qui monte un escalier, assez lentement.*

(*Même manège*) Il est interdit aux élèves de monter dans la tour ! (*Il écoute les pas, ils s'arrêtent*) (*Voix soufflée*) C'est toi, Gauthier ? Gauthier, c'est toi ? Laurent, c'est Laurent ? Qui est là ?

MADO — (*elle finit de monter, apparaissant costumée en femme cosmique, martienne ou cosmonaute, on ne sait trop, ce costume doit lui donner cette allure de femme de tête, sans sentiment, volontaire, presque un robot, on la voit de dos d'abord, en haut de l'escalier*) C'est moi. Je suis Madeleine Corbeil.

GEORGES — (*est assis sur la rampe, les pieds sur le banc étroit*) Je sais. Je vous connais. (*Il est froid. Il pose une cigarette dans un porte-cigarettes d'argent.*)

MADO — Vous allez venir avec moi. (*Elle parle fermement calme, mais insistante.*) C'est urgent. J'ai besoin de vous.

GEORGES — (*saute en bas du banc, il ouvre une des fenêtres, le vent y entre faisant lever son grand collet blanc*) Je ne vais nulle part. Mille regrets.

MADO — Il n'y a plus de temps à perdre. Il faut venir, il faut nous dépêcher.

GEORGES — (*se tourne à demi, l'air méchant, il a soulevé son demi-masque blanc, arrogant presque* :) Moi, mademoiselle, je ne suis pas genre « service social », Je suis en droit. Vous vous trompez de faculté. Adressez-vous à vos confrères. (*Il se met à ouvrir une par une, les petites fenêtres panoramiques de la tour, d'un seul geste à chacune.*)

*Mado passant derrière lui, les referme toutes.*

GEORGES — *(se retourne, interdit, il enlève son masque d'un geste. Jette sa cigarette de son porte-cigarettes, elle s'est arrêtée aussi et le regarde sérieusement)* Je vous préviens. Je n'aime vraiment pas ce genre. *(Il part vers l'escalier, peut en descendre une marche ou deux).*

MADO — Attendez, je vous en prie. Je vous ai vu monter ici. Je sais que ces danses vous ennuiant, moi aussi. J'ai pensé que vous pourriez m'aider... Attendez... il y a quelqu'un en bas... *(fait signe que oui)* Quelqu'un qui a besoin de nous, c'est sérieux, très sérieux.

GEORGES — Et après ?

MADO — Je vous en prie. Il faut que nous y allions.

GEORGES — *(remonte)* Quelqu'un de malade ? Blessé ?

MADO — *(agacée)* Oui, malade ! Très malade !

GEORGES — Qu'est-ce qu'elle a ?

MADO — *(bas)* C'est un homme.

GEORGES — Qui est-ce ?

MADO — *(elle passe devant lui sachant qu'il va la suivre maintenant :)* Venez vite !

*Georges, il la regarde descendre. On ne sait pas s'il la suivra.*

## SCÈNE 5

*Studio...*

QUESTIONNEUR — C'était donc Madeleine Corbeil et vous l'avez suivie ?

GEORGES — *(il regarde fixement, il revoit tout. Il répond comme absent :)* Oui, je l'ai suivie au sous-sol !

QUESTIONNEUR — Pourquoi, pourquoi Hertel ?

GEORGES — Mais c'est vrai, il était là ! Il y était !

QUESTIONNEUR — Qui ! Royer ?

GEORGES — Oui.

QUESTIONNEUR — Il était blessé ? Malade ?

GEORGES — Oui. (*Il baisse la tête*) Oui, oui.

QUESTIONNEUR — Qu'est-ce qu'il avait ?

GEORGES — (*mal à son aise*) Ça.

QUESTIONNEUR — (*un temps*) Ah !

GEORGES — Je ne savais pas... pas encore.

QUESTIONNEUR — Qu'est-ce que vous avez fait ?

GEORGES — (*se réveillant, bavard soudain* :) Oh, c'est curieux ! Elle savait tout. J'étais étonné ! Elle a dit : où avez-vous mis votre voiture ? Elle savait ça aussi. Elle a dit : allez vite la chercher, qu'attendez-vous ? C'est drôle, j'obéissais. (*Vite*) Et j'ai horreur de ça ! Mais je sentais qu'il se passait quelque chose de grave. Et j'étais intéressé. Et puis, je ne sais pas... Lui, il ne me regardait pas. Il fuyait mon regard.

QUESTIONNEUR — Où vous êtes-vous rendus tous les trois ?

GEORGES — C'est toujours elle qui décidait, qui dirigeait. Elle a dit : conduisez-nous à Sainte-Agathe, vos parents y possèdent un chalet, non ? Ce sera très bien. Je n'ai pas protesté. J'obéissais. Nous sommes montés là-haut, en pleine nuit. Dans l'auto, je l'ai entendu, lui, qui se plaignait faiblement. À Saint-Jérôme, j'ai dû prendre de l'essence. Ils ne se sont même pas offerts pour payer. Elle a simplement dit : dépêchez-vous, de grâce. Je trouvais qu'elle y allait un peu fort, mais, je vous l'ai dit : je voulais savoir où tout ça nous mènerait. Je les aurais conduits jusqu'au Mexique, j pense bien.

QUESTIONNEUR — Et, au chalet de vos parents, tout s'est bien passé ?

GEORGES — (*reste un moment interdit, il se rend compte que le questionneur vient de sauter une étape. Il répond tout de même* :) Au chalet ? Ah, mais oui ! On a bu, on a ri.

QUESTIONNEUR — Mais ?... Il n'était plus... malade, Royer ?

GEORGES — Mais non ! (*Temps*) C'est-à-dire qu'en chemin, je me souviens plus où, ça, ne me demandez pas — ils m'ont dit de modérer, de tourner à droite. Il

y avait un petit chemin privé. Je ne me souviens plus où c'était. Il faisait si noir. Je me souviens : il y a un chien qui s'est mis à japper dans la nuit, puis une lumière, soudain, s'est allumée. *(Fort)* Ne me demandez plus où c'était. *(Il a peur de servir d'indicateur, de délateur)* Je ne m'en souviens plus. Il y avait une plaque sur le mur... Ils sont descendus... *(précisant soudain)* C'était tout à fait comme une plaque de médecin... Je dis ça, je ne suis pas certain. *(Pause)* Il me semble. Ils sont descendus, elle l'aidait... En tout cas, ça n'a pas été long, ils sont revenus presque tout de suite et j'ai remarqué qu'elle ne l'aidait plus à marcher ! Madeleine Corbeil est venue s'installer en avant avec moi. Elle m'a souri, elle a dit : ça va mieux maintenant.

QUESTIONNEUR — Il venait de recevoir une injection ? Il était dopé ?

GEORGES — Mais est-ce que je savais moi ? Je ne sais pas !

QUESTIONNEUR — Voyons, calmez-vous, vous m'avez promis d'être calme.

GEORGES — *(fumant)* Oui, sans doute, c'est ça. Il en avait un besoin urgent. J'ai compris par la suite combien ça pouvait être épouvantable.

QUESTIONNEUR — Vous êtes demeurés au chalet jusqu'à l'aube ?

GEORGES — Non, non. C'est-à-dire oui, mais pas lui. *(Changeant de ton)* Soudain, on venait d'arriver, il a téléphoné au village pour faire venir un taxi. Et il est parti. Il était très gai, très naturel. Affable même. Il semblait gêné comme si Madeleine et moi étions de vieux amis et qu'il nous aurait embarrassés. Vraiment, il s'est esquivé dès que le chauffeur a sonné.

QUESTIONNEUR — Alors ?

GEORGES — Eh bien, on est demeuré ensemble le reste de la nuit, à boire un peu, à écouter de la musique. *(S'animant soudain, se trahissant)* Madeleine et moi aimions tous les deux les « negro spirituals »... *(se ravisant, plus neutre)* à écouter et à causer quoi...

QUESTIONNEUR — À causer de quoi, de... de lui, j'imagine !

GEORGES — Ah non ! Pas du tout. Il n'en a plus été question. Pas une seule fois. *(fade)*

*Retour n° 5*

*Décor : une grosse cheminée avec une grosse bûche dans son foyer, un sofa-divan avec « catalogne »... Madeleine est étendue par terre sur un tapis d'artisanat.*

*Entre le foyer et le divan où se trouve Georges, il a la tête presque au plancher, le fessier et les jambes en l'air sur le divan, les verres sont par terre.*

*Son : musique — negro spirituals : « I feel like a motherless child... »*

MADO — *Fade in* (parlant bas, on doit sentir qu'ils parlent depuis longtemps, ça n'est pas une scène classique avec première réplique importante : donc chanson en premier plan pour quelques répliques) Et c'est tout, mais j'avais un frère.

*Georges parlant bas lui aussi, calme, conversation sans aucune animation.*

*L'éclairage venant tout du trou du foyer doit laisser une impression de deux orphelins illuminés, campant comme au milieu d'un désert.*

GEORGES — Chanceuse... Tu dis : j'avais... Il est mort ?

MADO — Oui, c'est comme si.

GEORGES — Quoi, il est disparu, parti ?

MADO — Oui, très loin.

GEORGES — Pour jamais revenir ?

MADO — Je pense. Il s'est fait curé.

GEORGES — C'est une idée.

MADO — Oui, une idée d'homme : il est missionnaire.

GEORGES — Où ? En Afrique, au Brésil ?

MADO — En Afrique, oui.

GEORGES — Bah, il va revenir. Ils endurent plus les curés, là-bas !

MADO — (*Fade out lent*) Il s'en ira ailleurs, je le connais.

*Flou — foyer lentement...*

GEORGES — (*Fade in*) Pourquoi les danses t'ennuient ?

MADO — Toi ?

GEORGES — Je sais pas. C'est pas sérieux.

MADO — (*se redresse un peu*) T'es sérieux, toi. Intellectuel ? (*Elle sourit*)

GEORGES — Penses-tu ? Non, c'est pas ça. C'est bête. Ils m'agacent.

MADO — C'est pareil pour moi. Ils m'énervent. Je ne peux arriver à m'exciter comme eux. Je ne sais pas comment il faut faire... pour y croire ?

GEORGES — Croire à quoi ?

MADO — À tout ça. Les filles, les gars, la musique, les farces, les tours bêtes... Rire, crier, s'exciter quoi ? J'ai déjà essayé souvent, je ne peux pas. On est trop vieux. Il faut avoir son âge « à son âge ! »

GEORGES — C'est ça, c'est vrai. On n'a pas « notre âge ». On ne l'a jamais eu, il me semble.

MADO — On ne l'aura jamais. On ne l'aura plus jamais. Ça ne se rattrappe pas. On est foutu. Il faudrait pouvoir reculer dans le temps.

GEORGES — C'est ça, exactement. Il me semble que j'ai ai oublié quelque chose, quelque part.

MADO — Oui, quelques années.

GEORGES — Quand on était petit, des enfants !

MADO — Quand ?... Mais quand au juste ?

*Ils se regardent. Madeleine s'est soulevée encore comme si une voix allait répondre. Un long silence.*

GEORGES — Je n'ai jamais rien pu être, au bon moment. Quand les autres étaient des petits garçons de mon âge, ils jouaient, ils étaient heureux, normaux. Moi, pas. Il me semble que toute ma vie j'attendrai, que j'ai toujours attendu, j'attendais quelqu'un, quelqu'un qui m'aurait donné un signal.

MADO — Qui m'aurait dit comment faire pour jouer...

GEORGES — Oui, comment il fallait s'y prendre pour être comme ceux de mon âge. Je regardais mon père, toujours si occupé, il ne me voyait jamais le regarder. S'il m'avait dit, tiens, s'il m'avait dit qu'il avait été petit lui aussi, qu'il avait joué, à quoi il avait joué, cela m'aurait aidé. Il me semble qu'il n'a jamais été petit, un enfant... qu'il a toujours été essoufflé, courant toujours préoccupé, téléphonant toujours, écrivant sans cesse des notes, des chiffres sur des bouts de papier.

MADO — Ma mère me disait : fais-toi des amies ! Je lui disais : toi, tu n'as pas d'amies ? Tu ne t'amuses pas non plus. Elle me jetait une petite caresse dans les cheveux et allait s'enfermer dans sa chambre. C'est là qu'elle est morte un beau jour d'été, dans cette chambre interdite. Sérieusement, sans amie. J'avais dix ans. On m'a mise au couvent, c'était comme avant, comme toujours ! Tous ces jeux de fillettes me paraissaient stupides...

GEORGES — (*se glissant près d'elle*) Un jour on regrettera, tu sais ?

MADO — Quoi ?

GEORGES — De n'avoir pas su s'amuser.

MADO — Comme tout le monde. (*Elle n'a pas bronché à l'approche de Georges.*)

GEORGES — Oui.

MADO — On peut s'amuser autrement, non ?

GEORGES — (*ils sont maintenant étendus l'un à côté de l'autre*) Oh !

MADO — Tu sais comment au moins ?

GEORGES — (*Il regarde au plafond, toujours :*) Non.

MADO — (*le regardant :*) Tu ne sais pas !

GEORGES — (*se tourne vers elle lentement, visage seulement*) Je ne sais rien, moi, tu sais. (*Silence*) Te voilà prévenue !

MADO — (*Elle se tourne de côté vers lui :*) Sérieux.

GEORGES — (*il la regarde, impassible :*) Sérieux.

MADO — Je te montrerai. (*Bas :*) Si tu veux bien.

GEORGES — (*se tourne le visage vers le plafond, de nouveau*) Je ne sais même pas si je veux. Je ne veux rien, moi. Je ne désire jamais rien. Rien.

MADO — (*se soulève pour mieux voir :*) C'est faux C'est pas possible... Je vais savoir. (*Elle se dresse sur ses genoux.*)

GEORGES — (*La regarde — étonné*) Toi, tu veux tout savoir, n'est-ce pas ?

MADO — (*au-dessus de lui*) Oui, oui, tout. Je suis très curieuse. (*Elle passe son bras autour de sa tête.*)



GEORGES — (*essayant un peu de se dégager*) Tiens, regarde, il fait jour maintenant !

MADO — (*Voix soufflée*) Ça empêche pas. Le jour n'empêche rien. (*Elle parle bas mais ne doit pas donner l'impression de jouer romantique, elle demeure lucide, elle est plus curieuse de Georges qu'amoureuse de lui. Ne doit pas jouer la séductrice mais plutôt la perverse-curieuse.*)

GEORGES — (*touche ses cheveux mollement du revers de la main*) Tu dois avoir raison.

MADO — On devrait moins parler (*Elle l'embrasse assez du bout des lèvres mais longuement, elle se laisse doucement tomber sur lui. Affectueux baiser mais un peu esthétique. Quand elle relèvera la tête, elle replace ses cheveux doucement*)

GEORGES — (*libéré*) C'est bon ! (*Il commence à défaire ses cheveux en y plongeant les deux mains.*)

## SCÈNE 6

*Studio...*

QUESTIONNEUR — Madeleine Corbeil a été votre maîtresse ?

GEORGES — Non. Oui, oh, comment dire. Nous étions des semaines entières sans nous rencontrer une seule fois.

QUESTIONNEUR — Pourquoi ? Vous ne vous entendiez pas très bien tous les deux ?

GEORGES — Non, pas très bien. Enfin... c'est à partir du jour où j'ai su... du jour où elle m'a dit... là, ça n'a plus marché, non.

QUESTIONNEUR — Quel jour ? À partir de quoi ?

GEORGES — (*s'impatiente*) Cette histoire, vous savez bien ?

QUESTIONNEUR — Ah bon ! oui, cette histoire. Elle aussi ?

GEORGES — (*baisse la tête, en est encore malheureux*) Oui !

QUESTIONNEUR — Et vous n'aimiez pas cela ?

GEORGES — Non... (*silence*) Et puis ça coûtait cher. Très cher. (*Il le regarde là-dessus, pour le convaincre.*) Elle n'arrivait pas toujours à payer, alors... (*il baisse la tête*) ...

QUESTIONNEUR — Alors, elle a compté sur vous ?

GEORGES — (*bas*) Oui ! Eh oui. (*Il a honte comme pour elle.*)

QUESTIONNEUR — Mais vous l'aimiez, non ?

GEORGES — (*fâché*) Croyez-vous que c'est suffisant ? Moi, j'avais besoin de quelqu'un de fort. Vous le savez, vous l'avez dit. C'est assez de l'avoir admis, non ? Comprenez donc. (*Change de ton subitement, se trouvant ridicule.*) Et puis, je devenais... incroyable. À râfler le sac de ma mère. Jusqu'à m'introduire la nuit, dans la chambre de mon père pour lui voler son argent. Jusqu'à imiter sa signature, à la banque, je me suis fait prendre (*il le toise du regard*) plusieurs fois et ça a fait toutes sortes d'histoires... compliquées... Mon père arrangeait toujours les choses mais c'est humiliant. J'en ai eu assez.

*Retour n° 5 — bis*

*La bibliothèque — côté des objets de collectionneur...*

PÈRE — (*près d'une sorte de bahut où se trouvent quelques pièces d'art africain, il semble japper tellement, il est en colère : Quoi ? Quoi ? Quoi ? Tu t'imagines que l'argent me tombe du ciel ?*)

QUESTIONNEUR — (*off*) Combien vous fallait-il... chaque semaine ?

GEORGES — (*jouant avec une flèche, cherchant à la faire tenir dans la main d'une statuette ou dans la bouche d'un bouclier*) Il m'en faut. Je dois sortir.. voir du monde.. préparer ma carrière... Il m'en faut beaucoup.

QUESTIONNEUR — (*off*) Georges Hertel, combien... chaque semaine, chaque mois ?

PÈRE — (*furieux lui arrache la flèche*) Eh bien non ! Non et non. C'est assez. Tu en reçois déjà trop. Tu dois gaspiller ! Vraiment, je me demande ce que tu en fais ! Tu fais vivre des filles, ma parole ?

GEORGES — *(Maintenant il fait tourner une vieille céramique ou un verre, vase chinois antique)* Ça ne te regarde pas ! Continue à me priver et je deviendrai un sale voleur ! Tu seras fier de ton cher fils ! Ah ! *(Il rit haineux)*.

QUESTIONNEUR — Georges, je vous demande...

*Père administre à Georges une retentissante gifle. Georges échappe le vase de chine qui se brise à ses pieds, il regarde son père sans bouger. Le père qui est demeuré le bras en l'air le ramène doucement vers lui.*

QUESTIONNEUR — Combien vous fallait-il ?...

GEORGES — Oh ! Papa !... Tu ne devrais pas. Si tu savais... si tu savais...

PÈRE — *(lui touche timidement le poignet. Aurait voulu d'abord lui toucher l'épaule. Georges se penche pour ramasser les débris du vase ; le père le relève)* Non laisse. Ça n'a pas d'importance... Pas ça.  
*Le fils se relève et regarde le père. Le père le regarde intensément.*

QUESTIONNEUR — *(off)* Madeleine, Hertel, votre amie Madeleine...

*Scène n° 6 — bis*

*Studio de radio...*

GEORGES — *(temps)* Quand je lui ai demandé de cesser, de se soigner... elle... elle a ri, m'a ri au nez, m'a traité de sale petit bourgeois, de tous les noms quoi. Et puis j'ai gueulé, j'ai insisté... *(temps)* Alors, elle s'est éloignée... Puis, plus tard, elle est revenue, toute changée, plus chic et là, elle a commencé à me reparler de lui, toujours, tous les jours, matin et soir. *(On sent qu'il s'impatiente.)*

QUESTIONNEUR — Qui ? De Royer ?

GEORGES — *(Colère : plus contre toute cette histoire que contre le questionneur.)* Mais oui ! De Royer, Royer, Royer, toujours son cher Royer, Royer, l'épatant Royer, le phraseur brillant, le jongleur formidable. *(Jalousie non feinte, à se demander si Georges ne se serait pas adonné aux stupéfiants pour épater Mado.)* Elle insistait pour que nous nous rencontrions. Elle mentait. Me disait qu'il tenait à me connaître mieux et... c'était faux. Elle voulait simplement qu'il « convertisse » comme on dit entre « nous ». *(Bas)* Je me suis aperçu de tout ça beaucoup plus tard.

QUESTIONNEUR — Trop tard ?

GEORGES — (*Voix rauque*) Trop tard ! (*Il baisse la tête*)

QUESTIONNEUR — Quand vous avez été pris dans l'engrenage, comment avez-vous pu payer, vous étiez toujours étudiant ?

GEORGES — (*Deviens nerveux et pathétique, ce qu'il va avouer est moche. Pour la première fois, il se prend en pitié lui-même*) Oh, c'est terrible ! On devient tout petit, d'une telle bassesse. Il n'y a rien qu'on ne peut inventer... À mon père, je disais appartenir à toutes sortes d'organismes. Qu'il y avait des frais. Je feignais d'être content, heureux, plus heureux... Alors, ravi, il payait. (*criant de dégoût envers lui-même*) Il disait à tout le monde : mon fils s'est trouvé.

*Retour n° 5 — bis*

*Décor de la bibliothèque...*

*On entend des voix — petite réception. Père et fils sont côte à côte, ils tiennent chacun une coupe de vin.*

PÈRE — Enfin, je crois que mon fils a trouvé sa voie. Enfin. Il s'est réveillé à la vie... (*bas vers lui*) Et je suis content.

GEORGES — Mes études vont en souffrir.

PÈRE — (*à lui, les voix se sont éloignées*) Tut, tut, tut. Les études, les études. Il faut prendre la vie un peu légèrement, non ? (*Il sourit*)

GEORGES — (*se retourne un peu*) Prendre la vie légèrement ? (*Il se pose la question à lui-même conscient de l'illusion ridicule du père*)

PÈRE — (*voix affectueuse pour la première fois*) Viens, viens mon gars, je veux qu'un de mes amis te connaisse.

QUESTIONNEUR — (*voix off*) Votre père avait un ami prêtre ?

GEORGES — Et il payait. Il payait. Puis ce fut des histoires de cours spéciaux, de compléments de culture. À m'en croire, je me spécialisais en tout. Il était content, aux oiseaux. Puis, je faisais de faux voyages, des expéditions fictives

et il paya, paya. Il paya jusqu'au jour où... (*bas*) Je ne pouvais plus feindre. (*temps*)... Ma santé me lâcha. J'avais des crises... (*Lourd silence reste penché, on ne voit pas son visage*) Une nuit, n'en pouvant plus, je dus lui avouer la vérité. (*Il se relève brusquement pour annoncer*) Il a eu tellement peur !

### *Retour n° 6*

*Sans décor — Dans le noir...*

PÈRE — Je me suis compromis complètement, pour ne pas que la police fédérale te mette la main dessus. J'ai tout perdu maintenant, tout, honneur, renom, biens, tout. Je me fiche de la belle réputation, de l'honorabilité, de la respectabilité, je m'en fiche. (*Temps*) Tiens, pourvu que tu me promettes de ne plus... pourvu que tu cesses, que tu changes. Ta mère est malade, très, hospitalisée... Si seulement tu pouvais promettre. (*Il est derrière lui, le prend aux épaules*) Il n'est pas trop tard. Tu peux... On peut toujours se reprendre. Fais un effort. Tu es capable encore de te ressaisir.

*Georges qui faisait face se retourne et marche dans le noir, le père se retourne à son tour, il le suivra de près, le talonne, tente de s'accrocher une de ses mains à ses épaules. En parlant, sa tête apparaîtra à gauche et à droite derrière et au-dessous des épaules de Georges s'éloignant :*

Écoute, fils, écoute-moi, je ne tiens plus à rien, moi, à rien du tout... Sauf à cela, à toi. Que tu te ressaisisses. Écoute-moi de grâce ! Écoute-moi. Mais où vas-tu ? Chez qui vas-tu donc ?

*Le père s'arrête de marcher. Nous perdons Georges et demeurons sur lui mais de loin, de sorte qu'il semble seul, vraiment seul : comme lui parlant, comme voulant l'atteindre par télépathie, il parle assez bas :*

PÈRE — Tu ne cesseras jamais ? Jamais ? Tu ne peux pas ? Tu ne peux plus stopper ? Non ?... On ne peut pas ? Peut-être qu'on ne peut plus ?... (*temps*) Je suis tout prêt à comprendre, moi ! Tu peux bien rester ici, tu peux demeurer avec moi, tout de même... (*il sanglote en homme, refoulant sa peine*) (*criant*) Georges ? Où va-t-il ? (*il semble attendre une réponse, sourd et vieux qu'il est*) Non ? (*il se prend vivement le visage au fond des mains*) .

*Fade out.*

## SCÈNE 7

*Studio...*

QUESTIONNEUR — (*il tousse faiblement, discrètement, comme mal à l'aise*) *Georges extrême gros plan puis lent dolly back : il a le revers de sa main devant la bouche comme s'il voulait s'empêcher de parler. Il fixe le questionneur comme pour l'amadouer. Ce dernier offre une cigarette (geste lent).*

*Un très long et lourd silence.*

*Son : On entend des bruits « parasitaires »...*

QUESTIONNEUR — (*parle très bas :*) Ce jeune prêtre dont vous m'aviez parlé, c'était « lui » qui vous l'avait envoyé ?

GEORGES — (*derrière sa main, encore sous le coup de l'émotion*) (*bas :*) J'sais pas... J'ai jamais su, au juste...

*Coupure brusque*

*On imagine qu'ils ne pouvaient continuer. Le début du prochain retour en arrière pourrait se faire laborieusement. Foyer lent, difficile d'accès, flou longtemps.*

*Retour n° 7*

*Décor : coin de chambre pauvre...*

*Délabrement et nudité. Fenêtre, soit un toit mansardé, donne sur les toits, des antennes de T.V. formant décor aride, frêle comme un tableau de Buffet.*

GEORGES — (*agressif, comme un jeune chien : il est mal rasé, porte une veste longue de laine usée, sur sa peau, manches retroussées, rapées*) Qui ? (*il semble japper tant il est aigri*) Qui ? C'est lui, ou elle ? Qui vous a fait venir ici ? Qui ? Dites-le ?

MINISTRE — (*en clergyman, très propre et pourtant semble pauvre (!). Modestie au visage*) (*Doux*) Peu importe... Je vais partout.

GEORGES — C'est ma mère ?... Non ?... Mon père, alors ? Ah oui, c'est lui, encore lui. N'est-ce pas ? Eh bien, sachez-le donc, c'est à cause de lui si j'en suis là !... saviez-pas, hein ! Il n'a toujours su faire qu'une chose pour moi ;

(*appuyant, chargeant*) « m'impressionner » ! Ah ! M'en mettre plein la vue ! Avec ses titres, ses succès financiers... ses réussites sociale (*appuyant*) mon père... c'était... c'était un homme important, important, n'est-ce pas mon révérend prêtre ? (*Il rit faux*) Regardez ce que j'en ai fait de l'homme important de la ville, à quoi je l'ai réduit... (*autre ton*) Moi ! Moi, ça n'avait aucune importance, aucune : « un petit chiot » ! Un petit morveux d'abruti. Un rien ! (*tout bas* :) Oui, je suis devenu vraiment un « rien » maintenant !

MINISTRE — (*calme*) Non, tu es quelqu'un ! (*Il n'appuie pas sur « quelqu'un ».*

GEORGES — J'étais quelqu'un. (*Il appuie sur « J'étais ».*

MINISTRE — Tout le monde est « quelqu'un », même toi !

GEORGES — (*las*) Je vous en prie, laissez-moi tranquille !

MINISTRE — On n'est jamais « laissé tranquille » personne... Personne ne me laisse tranquille, moi...

GEORGES — (*coupant*) Parlez-moi du petit Jésus !

MINISTRE — (*sans prêcher*) Parler de Dieu ou... de toi, c'est la même chose.

GEORGES — Ne blasphémez pas pour mieux m'avoir !

MINISTRE — Blasphémer, ce serait de croire que Dieu nous a abandonnés.. et qu'il (*souriant*) va nous laisser tranquilles !

GEORGES — (*colère contenue*) Vous n'arrêtez jamais votre machine à sermons ? Mais vous ne pensez donc qu'à ça ?

MINISTRE — Sais-tu ce que j'aimerais le plus au monde, en ce moment ?

GEORGES — Ah, mais oui, je le sais ! Je ne le sais que trop ! Me convertir ! Me convertir pour mieux vous « sauver », vous. Pour sauver cette (*le touche de l'index à la poitrine*) petite insignifiance que vous appelez pompeusement (*il exagère le « â »*) l'âme. Vous êtes vicieux, vous ne pensez qu'à ça : l'âme, cette chère vieille chose invisible, inodore, incolore, inexistante en dehors de votre imagination malade de petit curé zélé (*fâché soudain vraiment*) et qui vient faire sont petit devoir d'état, qui vient jouer les bons Z'apôtres, en service commandé, payé peut-être (*devenant odieux, il a crié « payé »*) et je voudrais bien savoir par qui ? Hein, combien de messes on vous a offertes ?

Qui a payé ? Cette vieille guenon ridée qui se nommait jadis « ma mère » et qui a passé sa vie à compter les perles qui venaient se ranger autour de son cou de bonne femme « patronnesse », qui a passé sa vie à surveiller ces fils encombrant pour qu'il ne grimpe pas sur elle, qu'il monte dans ses bras et salisse ses jolies toilettes ? C'est elle ?

*Un long silence.*

MINISTRE — (*le regardant fixement pour qu'il cesse. On croit qu'il va l'engueuler*) (*ses traits s'adoucissant soudain, souriant*) — C'est toi qui fais de terribles sermons. Tu accuses, tu accuses. (*sans reprocher vraiment*) Tu ne me laisses pas parler ! (*un temps*)

— (*reprenant, là où il était :*)

... ce que j'aimerais le plus, c'est d'être à ta place !

GEORGES — (*il le regarde étrangement comme si l'idée lui faisait du bien, il marche vers la fenêtre et regarde dehors*) (*bas :*) Je vous en prie, ne commencez pas ça.

MINISTRE — Oui. Ce serait tellement plus facile...

GEORGES — (*dos tourné :*) Ah ! (*il tente de rire*)

MINISTRE — Que ferais-tu, toi, à ma place ?

GEORGES — (*il se retourne vivement, le regarde, ouvre la bouche, rien ne sort*) (*le vicaire a la mine plus triste que lui*) (*bas :*) Je... je ne dirais rien... Je ne parlerais pas.

MINISTRE — (*souriant faiblement*) Je sais, c'est pas facile de dire ce qu'il faut ?

GEORGES — (*baisse la tête, gratte le sol avec son pied*) — Je ne dirais rien, je ne parlerais pas. (*Il toise du regard puis ira se verser à boire.*)

MINISTRE — (*à son tour, il va à la fenêtre : le ciel est blanc de lait, lumière pacifiante*) — Il fait encore clair. Ce sera vraiment l'été bientôt... (*Murmure*) ... l'été.

GEORGES — (*s'approche le verre à la main, est à ses côtés :*) À quoi ça sert ?

MINISTRE — (*Bas :*) (*sans le regarder mais fixant le ciel :*) As-tu faim ?

GEORGES — (*fait signe que non de la tête, regarde dehors aussi.*)



MINISTRE — Soif ?

GEORGES — (*souffle*) Oui ! (*il baisse la tête :*) J'ai toujours soif !

MINISTRE — (*lève la main pointant le ciel :*) Regarde cet oiseau, il est laid (*il descend son bras, Georges se penche pour voir le ministre. Passe son bras autour de son cou pour mieux lui indiquer le point de repère : avant qu'il puisse dire :*) Là, par là !

GEORGES — (*frappe son bras, rétif et susceptible*) Assez l'Amitié, je connais ça : bois, bois encore un peu. Et, bien saoul, je te traîne à confesse peut-être ? Détrompez-vous ! (*il va vers la porte avec rage et la lui tient ouverte :*) Décampez !

MINISTRE — (*va jusqu'à la porte, lentement : se retournant :*) J'étais pas venu pour te saouler mais pour te dire qu'il est peut-être encore temps d'aller à l'hôpital. Voici l'adresse ! (*il remet sa petite casquette et tire la fermeture éclair de son coupe-vent*) (*il sort*) (*la porte claque, poussée par Georges*)

GEORGES — (*rouvrant soudain la porte*) Comment va-t-elle ?

## SCÈNE 8

*Studio...*

QUESTIONNEUR — (*Georges est assis raide comme une barre. Il serre les poings, un sur chaque genou*) Vous êtes allé voir votre mère à l'hôpital ?

GEORGES — (*Ne bouge pas*)

QUESTIONNEUR — (*Répétant :*) Vous êtes allé à l'hôpital voir votre mère ?

GEORGES — (*Ne bouge pas, semble sourd*)

QUESTIONNEUR — Êtes-vous allé —

GEORGES — (*se réveillant : Fort :*) J'pouvais pas. Je ne voulais pas.

QUESTIONNEUR — Étant donné ce qui est arrivé... vous avez dû le regretter... Je dis : l'avez-vous regretté ?

*Georges qui le regardait en plissant les yeux, fou de rage : se lève, ne bouge plus. Il avance vers lui. Ils serrent les poings.*

Voix — Coupez ! Coupez !

QUESTIONNEUR — (*On sent qu'ils ont décidé de changer le cours de l'interview*)  
Qui fournissait votre ami Royer, le saviez-vous ?

GEORGES — Oui, je l'ai su. C'était un dénommé Vermette. Paul Vermette.

QUESTIONNEUR — Comment l'avez-vous appris ?

GEORGES — Par Royer. Un jour, il est tombé gravement malade. Il ne pouvait quitter son appartement. Il a bien fallu qu'il me dise, il fallait... il en pouvait plus... il déperissait à vue d'œil.

QUESTIONNEUR — Et ce Vermette qui lui en fournissait ?

GEORGES — Je ne savais pas. J'avais pas besoin de savoir...

QUESTIONNEUR — Comment Vermette vous fournissait-il ? Vous le voyiez ?

GEORGES — Mais bien sûr.

QUESTIONNEUR — Il fallait montrer patte-blanche non ? C'était loin ?

GEORGES — Non, non. À trois coins de rue. Je n'avais qu'à demander (*fade*) le journal, aussi simple que ça.

QUESTIONNEUR — On vous faisait confiance ! Donc, vous êtes retourné plusieurs fois au fameux kiosque de Vermette ?

GEORGES — Mais, oui, j'y allais pour Royer, pour moi aussi. (*bas*) Pour Madeleine bien sûr.

## SCÈNE 9

*Décor : Kiosque*

GEORGES — Le journal de monsieur Royer.

VERMETTE — (*en donnant le journal*) Savez-vous, il y a quelqu'un qui aimerait bien vous rencontrer.

GEORGES — Qui ça ?

VERMETTE — Un type important, bien important.

GEORGES — Des types importants, j'en ai trop vus. Je ne veux plus en voir.

VERMETTE — Il faut jamais dire non à une invitation de Gaston.

GEORGES — Qu'est-ce qu'il me veut ?

VERMETTE — Ah ! ça ! Il vous le dira lui-même. Voilà son numéro de téléphone.

GEORGES — « Gaston Marentais, agent d'immeubles ».

VERMETTE — (*souriant*) C'est extraordinaire, ce qu'il peut vendre cet homme-là.

GEORGES — (*éclate de rire*) Je ne veux pas acheter de maison ! Ni en vendre !

*Retour : studio radio*

GEORGES — (*Il gratte le bord de sa chaise, absorbé, distrait.*)

QUESTIONNEUR — Vous êtes distrait, monsieur Hertel. Je sais que tout cela vous est pénible. Pourtant, je dois encore vous poser plusieurs questions.

GEORGES — Je vous demande pardon.

QUESTIONNEUR — C'était toujours votre père qui payait vos achats de drogue ?

GEORGES — Non. Il ne voulait plus. Ne pouvait plus. Et j'avais trouvé un emploi.

QUESTIONNEUR — Quelle sorte ?

GEORGES — Faut-il tout leur dire ?

QUESTIONNEUR — Il le faut.

GEORGES — J'étais entré au service du réseau.

QUESTIONNEUR — Quel réseau ?

GEORGES — ... De la drogue.

QUESTIONNEUR — Comment ?

GEORGES — Gaston m'avait fait demander.

QUESTIONNEUR — C'était le chef ?

GEORGES — Je m'attendais à voir un dur-à-cuire. C'était un homme très comme il faut. Il m'a invité chez lui. (*Souriant*) Je pensais découvrir un repaire blindé. Il habitait dans le nord de la ville une maison normale. Je l'ai vu s'amuser avec ses enfants, comme un bon père (*agressif*) comme mon père ne l'a jamais fait. Il m'a invité à son bureau. C'était clair, gai. J'ai connu les noms de ses clients les plus influents. Il y avait des clients de papa. J'éprouvais à la fois le sentiment de devenir important à mon tour, d'être enfin moi aussi, un homme parmi les hommes.

QUESTIONNEUR — Quel travail faisiez-vous ?

GEORGES — D'abord Gaston m'avait chargé de faire, comme ils disent, « de la collecte ». J'avais ma région, ma voiture, je ramassais l'argent, et j'apportais du « matériel » à écouler. Une roue quoi !

QUESTIONNEUR — Et vous alliez rendre compte à votre bon père de famille, Gaston ?

GEORGES — Mais oui et je touchais ma commission.

QUESTIONNEUR — Et lui, ce Gaston, à qui rendait-il ses comptes ?

GEORGES — Ah, je ne sais pas, je ne sais pas ! Vermette disait : C'est un éventail, le système, un éventail qui n'en finit plus de s'ouvrir.

QUESTIONNEUR — (*un temps*) Pourquoi avez-vous été « débarqué » du convoi ? Comment avez-vous perdu cet... cet emploi fort rémunérateur ?

GEORGES — (*s'énervé et s'agite soudain*) Ça... Je ne sais trop. Je ne sais pas ! Quelqu'un m'a donné, quelqu'un qui me connaissait bien !... Je me suis toujours demandé si... papa... À moins que ce soit Royer. Je me disais : ça doit être Royer, car Madeleine n'aurait pas eu cette sorte d'envie. Royer était jaloux de moi. Jaloux de voir que j'avais obtenu la confiance de Vermette, puis de Gaston, surtout... C'est ce que je me disais... Mais... mais il a dit : la vache ! Et il pensait à Madeleine ! il a dit : la vache !

*Nouveau retour n° 9*

*Décor : Kiosque à journaux*

GEORGES — (*il approche du kiosque. On voit Vermette la mine grave. Il hoche la tête imperceptiblement, Georges est assez gai. Il sort un petit paquet le pose au bord du guichet.*) Voilà, la ration, mon caporal ! Passez la monnaie !

VERMETTE — (*bourru*) Quelle ration ? Qu'est-ce que c'est ?

*Georges le regarde un moment puis se détourne. On découvre un homme collé au kiosque et lisant une revue. Un autre est retourné et regarde au loin en se balançant innocemment sur ses pieds il pourrait siffloter on ne l'entend pas : « qu'est-ce qu'il y a Vermette » s'est un peu penché et parle bas.*

VERMETTE — (*repousse petit paquet du revers de la main comme une ordure et le regarde.*) Il n'y a rien. (*fort*) Que voulez-vous, quel journal ?

*Georges comme il va pour reprendre le paquet sur le bord du guichet on voit la main d'un des limiers s'abattre sur la sienne. Georges a un mouvement de recul puis s'esquive ; alors les deux limiers remplissent l'image le regardant fuir, un des deux cligne des yeux pour mieux le voir se sauver.*

LIMIER — Je crois savoir où il court !

## SCÈNE 10

*Studio : radio*

*Les voix de Georges et du questionneur pourraient être off.*

*Son : Musique*

QUESTIONNEUR — Je n'ai pas très bien compris ! Qui vous a vendu ? Qui vous a donné ? Parlez, parlez...

GEORGES — Oh ! J'étais complètement affolé ? Oui, je me demandais bien qui nous avait dénoncés ? J'avais envie de fuir. J'ai réfléchi. D'abord avertir Gaston... Par malheur, il n'était ni chez lui, ni à son bureau. Une seule chose à faire : aller trouver Royer.

*Retour n° 10*

*Décor : l'appartement de Royer. Couloir.*

*On le voit frapper à la porte de Royer. Ces images pourront se surimpressionner sur les dernières paroles de Georges. Quand il dit : « seul Royer pouvait me tirer de là... etc. »*

*La porte s'ouvre très lentement, et c'est Madeleine Corbeil qui apparaît. Elle est changée, enlaidie, en peignoir inquiétant, sale.*

MADO — Toi ? Que veux-tu ? Que viens-tu faire ici ?

GEORGES — *(il lui prend un poignet)* Mais qu'est-ce que tu fais ici, chez lui ?

MADO — *(se défait de cette étreinte)* Mais, je t'en prie, laisse-moi tranquille. *(elle veut refermer la porte)*

*Georges y pose le pied pour l'empêcher de refermer : Madeleine entre et il la suit, refermant la porte.*

Je te le dis tout de suite, si tu cherches Royer, si tu veux lui parler, il est au Tam-Tam et il n'y est plus pour longtemps. Il s'en va... *(se prenant le visage...)* pour de bon cette fois. *(elle le regarde presque en proie à une crise imminente, elle se masse les tempes et les joues de ses paumes.)*

GEORGES — Ah ! Royer part... Tiens... tout s'éclaire maintenant. *(Mado se lâche la figure, le regarde, ne comprend pas...)* Et toi, tu pars aussi, *(elle secoue la tête négativement)* c'est pour ça qu'il était impossible de te rencontrer depuis des semaines, non.

MADO — *(elle va à la porte :)* Va le retrouver. Il te racontera tout, il t'expliquera, *(elle baisse la tête pitoyablement)* moi, je ne peux pas. *(elle se retourne et s'appuie à la porte.)*

GEORGES — *(il va toucher aux piles de livres le long d'un mur sale, sur une vieille table, essayant d'être calme, faussement :)* Mado, tu étais avec lui, tout ce temps ? Tu vivais ici, n'est-ce pas ?

MADO — Ça ne te regarde pas. Je vais où je veux. Je suis libre ! *(Sa voix est éraillée, brisée)*

GEORGES — *(pitoyable et enfantin :)* Mais Madeleine... J'avais peut-être besoin de toi. *(un temps)* — Madeleine, est-ce que tu l'aimes ?

MADO — *(un long temps (elle va s'étendre sur le divan. Il y a des tas de bouteilles vides par terre.)* Il y a si longtemps... Je ne sais plus... Il me semble que nous nous connaissons depuis des siècles, c'est étrange ! Oui, *(elle relève*

*la tête vers lui, franche :) Oui, je l'ai aimé... puis... je n'ai plus fait attention... (folle) je ne sais plus ! Vois-tu, Georges, j'ai la mort dans l'âme. Maintenant c'est l'ennui ! Le vide !*

GEORGES — *(fort :) Mais moi ? Moi aussi vous m'avez mis la mort dans l'âme comme tu dis ! (à ses genoux) Allons-nous-en Madeleine ? Partons. J'ai assez d'argent. Nous guérirons. (il donne un coup de pied dans les bouteilles qui se cassent).*

MADO — *Il est trop tard maintenant. On ne remonte plus. (Elle fait un geste vague. On doit sentir qu'elle a pris le poison déjà, du moins une partie.)*

GEORGES — *(il se relève) Madeleine ? L'engrenage s'est cassé. Au kiosque de Vermette, il y avait deux hommes : la police !*

MADO — *(s'est relevée un peu, elle le regarde froidement. Un éclair luit dans ses yeux. On doit se demander si, elle, n'est pas la délatrice) Vois comment tu es. « Partons, partons tous les deux ? » Et lui, on le laisse derrière ?*

GEORGES — *(bas, essayant de demeurer calme) Mais Madeleine, c'est lui, le responsable, le seul responsable. C'est lui, Royer, qui t'a mis ça, la mort dans l'âme, non ?*

MADO — *(elle va à un miroir dont le cadre est décoré de cartes à jouer, de dés, de signes du zodiaque :) Oui, je sais, oui. (songeuse, distraite) Tu vois Georges, petit garçon, le mal aussi, comme le bien, est attachant. Peut-être qu'il savait qu'avec moi... c'était le seul moyen de m'attacher...*

GEORGES — *Oh, Madeleine, qu'est-ce que je dois faire ?*

MADO — *(elle va à la porte, l'ouvre calmement) Cours l'avertir. Dépêche-toi. Il te dira quoi faire, petit garçon ! Moi, je le suivrais... toujours, je le suivrais.*

GEORGES — *(sorti pendant qu'elle referme très doucement la porte :) Et moi, moi, je vous suivrai aussi... Je conduirai... tu te souviens Madeleine... de cette première nuit ? Tu te souviens ?... Je suivrai...*

MADELEINE — *(seule de nouveau)*

MADELEINE — *(elle s'écrase empoisonnée de cyanure. Mais on ne le sait pas encore)*

*Fade out*

## SCÈNE 11

*Retour n° 11*

*Décor : le restaurant-bar, le Tam-Tam*

*Georges vient d'entrer. Il voit Royer assis à une des tables banquettes. Royer se soulève de la table pour parler à Georges qu'il vient de voir.*

ROYER — *(fort) (l'interpellant :) Ah voilà, le riche organisateur, le chou-chou de Gaston. Viens ! (il se rasseoit)*

*Georges reste loin. Le regarde interdit. Regarde au bar.*

Alors ? Crains rien, je te mangerai pas, arrive. J'ai des bonnes nouvelles... *(Georges s'est un peu approché)* B'en comme tu vois. Je vais mieux, merci de m'en féliciter... Mais viens t'asseoir !

*Georges reste debout, le regarde muet de stupeur. Voudrait se voir loin. Il s'en va sans rien dire, s'éloigne résolument.*

*(On le voit se lever avec empressement, s'essuyant la bouche vivement avec un napperon. Il va à Georges, le retourne avec colère.) D'où viens-tu ? (Il le frappe sur l'épaule)* Madeleine ? c'est ça, tu as vu Madeleine... T'as jamais eu l'air si bête !

GEORGES — *(absent, distrait)* Oui, j'ai vu Madeleine !

ROYER — *(ils sont appuyés près d'une série de boîtes téléphoniques. Il se tourne, et joue avec un des cadrans machinalement :) Elle t'a dit, n'est-ce pas ? (comme un pénible aveu :) Eh oui, cette fois, c'est sérieux. Je pars Georges. Il le faut. Je suis pris... Je me suis trouvé d'autres contacts et Gaston l'a appris, il est furieux... (le regarde)* Tu seras gentil avec elle ? Elle aura besoin de toi. Elle fait... elle joue les forteresses... Moi, je dois m'éloigner...

GEORGES — *(le prend par un rebord de sa veste :) Dis donc Royer, pour qui me prends-tu ? Tu crois que je n'ai encore rien compris. Tu ne vas pas t'en sortir si facilement...*

ROYER — *(se défait de son étreinte :) Mais qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu es fou ? Je me suis trouvé un autre fournisseur, c'est tout. Les prix sont meilleurs, c'est tout. C'est un débutant, j'aime encourager les jeunes. (Il sourit faux)* Et c'est mon droit, non ? Tu fais tes petites affaires sans me consulter, non ?



GEORGES — (*accuse-t-il pour se couvrir?*) Toi aussi tu fais tes petites affaires sans nous consulter. Les policiers étaient chez Vermette.

ROYER — Où ?

GEORGES — Si le réseau saute, dis-toi bien que tu sauteras aussi.

ROYER — Tu es fou ?

GEORGES — Moins que tu ne penses.

ROYER — Qui a fait ça ?

GEORGES — Cherche.

ROYER — La vache !

GEORGES — Quoi ? Qui ?

ROYER — Elle ne voulait vraiment pas que je parte.

GEORGES — Madeleine ? Madeleine ? Non ?

ROYER — Elle pensait me retenir ainsi, se venger peut-être. Mais je n'ai plus rien à voir avec le réseau de Gaston. (*très calme il offre une cigarette à Georges, s'en allume une. Il regarde tout à coup Georges avec beaucoup d'attention.*) Madeleine n'est pas gourde à ce point. Viens prendre un verre, jeune homme. (*Ils passent au bar*) As-tu averti Gaston ?

GEORGES — J'ai essayé. Il n'est ni chez lui, ni au bureau.

ROYER — Bon... Bon... Tu as de l'argent ? (*Georges fait oui.*) Ne retourne pas faire ta valise. Pars vite.

GEORGES — (*il ne bouge pas*) Oui, tu as raison.

ROYER — (*pensant tout à coup à la capsule d'héroïne qu'il a sur lui*) Si nous avions des visiteurs... Vaut mieux se débarrasser de ça. (*il a un mouvement pour sortir du bar et se heurte aux deux policiers qui s'y cachaient.*)

1<sup>er</sup> LIMIER — Vous êtes pressé, Monsieur Royer. Nous voulions justement causer avec vous. C'est dommage.

2<sup>e</sup> LIMIER — (*il ouvre la main de Royer et s'empare de la capsule*)

1<sup>er</sup> LIMIER — Royer, c'est fini. La mesure est comble. Je vous ai averti souvent que tout cela allait finir très mal pour vous. (*tentative de Royer pour se sauver*) Suivez-nous. Cela vaudra mieux pour un homme de votre qualité. Nous serons plus à l'aise dans mon bureau pour bavarder.

ROYER — Vous allez perdre votre temps. Je ne sais rien.

GEORGES — (*affolé*) Rien du tout. Il dit la vérité.

2<sup>e</sup> LIMIER — Vous, mon jeune monsieur, on ne vous parle pas ! C'est clair ? Ne vous mêlez plus des histoires de Royer.

GEORGES — Mais...

ROYER — Georges, tu aurais fait ça ? Pourquoi ? À cause d'elle ?

*On demeure sur Georges interdit bouche bée.*

## SCÈNE 12

*Studio...*

*(Surimpression encore sur Georges pantelant.)*

QUESTIONNEUR — Et Madeleine, qu'avez-vous fait de Madeleine ?

GEORGES — (*distract veut pas répondre*) J'avais eu une sacrée leçon... Je... (*nerveux*) Je ne voulais plus continuer, je le jure. Là, je voulais cesser... Pour toujours, je voulais stopper...

QUESTIONNEUR — Et Madeleine là-dedans ?

GEORGES — (*refusant de répondre, nerveux* :) Enfin, je croyais pouvoir, mais je n'ai pas pu, j'ai continué... Les nouveaux contacts de Royer me servirent à moi.

QUESTIONNEUR — Mais Madeleine ? Georges : Madeleine ?

GEORGES — (*éclatant*) Quoi, quoi ? Madeleine ? Ça n'est tout de même pas ma faute si elle a fait ça, non ? Je n'y pouvais rien. Elle refusait de me voir, alors ? (*bas*) Elle a pris ce poison parce qu'elle aimait Royer et qu'il partait sans elle !

*Retour n° 12**Décor : Escalier, corridor et appartement de Royer.**Son : Musique tymbales et trompettes, crescendo pendant que Georges montera.*

GEORGES — *(il revient du cabaret où on a amené Royer. Cheveux mouillés (en lavette) yeux hagards. Devant la porte, il hésite. Il veut s'en retourner. Fait quelques pas, sort de l'image. Il revient dans l'image, regarde la porte intensément comme pour la faire s'ouvrir ou voir Madeleine au travers. Il l'aime. Il se colle sur la porte, les deux mains levées chaque côté de sa tête appuyée à la porte) (souffle :) Madeleine (un temps) Madeleine (il regarde autour de lui, pour les voisins de palier) Réponds-moi... Je sais que tu es encore là... Je t'en supplie Madeleine, parle-moi ! Je suis perdu. Il s'en va tu sais !*

MADO — *(elle a la voix changée, rauque, étrange, voix brisée :) Il s'en va n'est-ce pas. Il part ?*

GEORGES — *Oui. Il est parti. Madeleine, il n'existe plus déjà. Il est parti pour longtemps.*

MADO — *(pendant qu'il parlait, a poussé un cri de douleur) Ah !*

GEORGES — *Il s'est passé des choses graves là-bas... Mais Mado, tu ne comprends pas. Ils l'ont amené. Tu entends : ils sont venus le chercher. (Silence) Il est pris, il est mal pris, Madeleine. Que faut-il faire ? (fort) Je te jure que je dis la vérité. Il est coffré !*

MADO — *(bas :) Maintenant, il est trop tard...*

GEORGES — *(il voudrait crier mais regarde autour de lui) Madeleine, qu'as-tu fait là ? (il sent par intuition qu'il se passe quelque chose) Madeleine, ouvre donc !*

*Silence.*

## SCÈNE 13

*Pour la première fois Georges est debout. Il tourne le dos, collé au mur du fond du studio.*

QUESTIONNEUR — *(de profil) (peu) on distingue qu'il enlève ses lunettes et se frotte les yeux d'une main (pouce et index) (se redresse soudain et à brûle-pourpoint pour le faire réagir :) (fort, bête) Hertel?... Comment se fait-il que les policiers ne vous aient pas amené, vous ?*

GEORGES — *(se détourne vivement, piqué au vif : il a le visage défait, il ouvre les mains, impuissant à expliquer. Se lève, il s'appuie au mur, dos au mur, et se prend la tête :)* *(épuisé)* Mais je ne sais pas ! Je ne sais... Je ne comprends pas. Mon père... *(il regarde le questionneur et va se rasseoir)* peut-être ? Je suppose, avec ses fameuses relations ! Il avait encore, à ce moment, un peu d'argent et quelque influence... Il a eu tort. *(il proteste)* Il a eu tort de faire ça... *(bas)* Mais qu'est-ce que j'y pouvais... Pourquoi *(fort)* Pourquoi me jugez-vous tous ? Pourquoi *(il s'approche un peu)* Je ne pouvais tout de même pas l'empêcher de perdre son temps, de tenter l'impossible ? *(il baisse la tête, se lève, tourne autour de son siège en caresse le dossier du doigt, un enfant gâté !)*

QUESTIONNEUR — *(un temps)* Cette visite de ce jeune prêtre pour vous demander d'aller à l'hôpital s'est produite longtemps après l'arrestation de Royer ? et la mort de Madeleine ?

GEORGES — Oh oui ! Deux ans, plus peut-être. Je ne sais pas. Pour nous, le temps n'a plus la même durée, la même signification. Toute notre existence ne se passe qu'autour de deux choses vitales : s'en procurer et en vendre pour s'en procurer de nouveau. S'en procurer et en écouler, toujours. Rien que ça.

QUESTIONNEUR — Ainsi, depuis l'arrestation de Royer vous êtes descendu de plus en plus bas dans cet enfer des narcomanes ?

GEORGES — Enfer ? Enfer ! Même pas, non. Ce n'est pas un enfer. C'est pire. C'est des limbes. Oui, les limbes. Quelque chose comme un long tunnel, un corridor sans fin aux murs gris et sales, uniformes, qui n'en finit plus ! Oh ! *(il s'assoit sur le bout du tabouret mais de côté, on le voit donc de profil)*

QUESTIONNEUR — Et alors, un jour, vous avez ouvert ce petit billet que ce jeune vicaire vous remettait... Vous étiez décidé à vous rendre à l'hôpital ?

GEORGES — Oui.

QUESTIONNEUR — Mais pourquoi ce jour-là, pas un autre ! ? *(le questionneur sort de ses poches une carte blanche et lit :)* Exactement *(il lit :)* Le 2 juin... s'est présenté à nos bureaux vers six heures trente le 2 juin... *(le regarde)* Pourquoi ce jour, pourquoi ce matin-là et pas un autre !

GEORGES — Pourquoi me le demandez-vous ? Vous le savez déjà non ?

*Retour n° 13*

*Décor : chambre de Georges*

*On voit Georges assis et ficelé à une chaise, il est face au mur. Dans le living :*

CONCIERGE — *(c'est un homme énorme, il a le front bandé. Il a un léger accent étranger de néo-canadien, pourrait être polonais ou ukrainien)* Il a voulu m'assommer monsieur. Me tuer peut-être ? Il voulait me voler, me voler.

PÈRE DE GEORGES — *(On le découvre à ce moment. Il est méconnaissable. Changé, comme rapetissé, habit très usé)* *(ils ne parlent pas très fort pour ne pas être entendus de son fils dans l'autre pièce que l'on voit en background)* Il a perdu la raison, je crois. Je vais vous dédommager... merci de m'avoir téléphoné... Il ne faut pas porter plainte à la police. Cela nuirait à ses études. Car, il va reprendre ses études. Il était brillant vous savez, le plus doué de sa faculté... *(bas)* Il a déjà eu de petits ennuis, vous savez comme sont les jeunes gens, jamais satisfaits, toujours frondeurs. *(Il s'essuie un œil)* *(discrètement)* *(il est orgueilleux)* Des mauvais compagnons, c'est toujours la même histoire. *(Il s'est levé et il chancelle...)* Vous savez ce que c'est ?

CONCIERGE — Calmez-vous. Non, je n'ai pas l'intention de porter plainte.

PÈRE — *(lui saisit la main :)* Merci monsieur ! C'est mon fils, vous savez ! *(temps)* *(il risque un œil au fond)*

CONCIERGE — *(il sourit, bonhomme)*

PÈRE — *(se lève puis se laisse retomber :)* Non, il ne faut pas qu'il me voie. Il est très fier, vous savez. Il serait humilié... *(il se soulève pour se fouiller, sort un vieux porte-monnaie...)* Je veux vous donner un petit quelque chose pour votre peine...

CONCIERGE — *(lui prend le bras :)* Non. Je ne veux pas.

PÈRE — Mais si, si, il le faut. C'est normal. Il aurait pu vous blesser plus gravement... Pourquoi a-t-il fait cela ?

CONCIERGE — C'est le temps des loyers qui rentrent... Je venais collecter le sien et il a sorti ce couteau.

PÈRE — C'est toujours... cette histoire. *(Il revient vers lui, vivement :)* Écoutez, vous seriez bon de me rendre ce petit service. Voici, ce bout de papier... C'est l'adresse de l'hôpital où nous l'attendrons toute la journée et toute la nuit... et demain aussi... Vous lui direz qu'il y a là, sa mère, qu'elle est très, très malade... dites-lui *(il s'essuie les yeux)* qu'elle a tout pardonné... tout... qu'il faut venir. Que nous l'attendons. *(Il sort)* Merci ! Merci !

*Le concierge va à Georges, le regarde. Celui-ci est comme mort, il ne bouge pas. Fixe le mur. Le concierge lui défait son baillon.*

*Silence.*

*Alors il commence à le délier.*

*(Se lève lentement) (bas :) J'ai perdu la tête. Je vais me soigner. Est-ce que je peux guérir ? Il faut que je guérisse.*

CONCIERGE — *(derrière lui)* Vous êtes libre... Je n'ai pas porté plainte.

GEORGES — Je sais. J'ai entendu. *(le regarde :)* Il vous a donné de l'argent ?

CONCIERGE — *(le regarde à son tour)* Non, je n'ai pas voulu.

GEORGES — *(Les yeux mouillés)* Merci.

CONCIERGE — J'ai fait cela pour lui, pas pour vous. *(Il lui montre le billet, Georges le regarde)* Il faut vous dépêcher d'aller là-bas. Ils vous attendent, elle est très malade a dit votre père !

## SCÈNE 14

*Studio...*

*Voix du questionnaire off screen.*

GEORGES — J'ai peur. *(Il va vers la porte.)*

QUESTIONNEUR — Vous vous êtes rendu à l'hôpital tout de suite ?

GEORGES — D'abord, j'ai marché, je me réveillais lentement. J'ai tourné en rond... tout me revenait... Tout ce temps perdu, à jamais me revenait enfin. Il y avait donc des mois, des années que cela durait, que je n'étais plus qu'une sorte de bête, un animal, un esclave de cette folie. Et puis... j'y étais. J'étais rendu. Je me souvenais des chiffres de l'adresse, c'était nouveau... Moi qui ne retenais plus rien... sauf les endroits d'approvisionnement...

QUESTIONNEUR — Votre mère n'y était pas ?

GEORGES — (*criant fort*) Vous savez bien que non. (*stoppé à quelques pieds du vicaire*) (*à peine agressif*) Vous ici, c'est mauvais signe. (*Il élève la voix, écho :*) Quand vous êtes quelque part, c'est la mort pas loin !

MINISTRE — (*très bas, doux :*) Cette fois, il y a la vie, Georges, puisque tu es venu !

GEORGES — Je viens voir ma mère ! (*il a dit mère, méchant*)

MINISTRE — Il est trop tard... Elle est morte.

*Georges reste interdit un long moment. Il ne bouge pas (pas un poil) Puis il marche vers le mur du couloir. Il va tout contre le mur. Il frappe à petits coups de pied sur le bas du mur. On dirait un enfant puni dans une cour d'école. Il est pitoyable.*

PÈRE — (*s'est approché doucement de son fils. Il est à côté de lui, à trois pieds environ. Il craint ses réactions. Il ne le regarde pas piocher au mur. Lui, il est appuyé, dos au mur. Voix basse :*) Elle n'a pas tellement souffert, tu sais, Georges ?

GEORGES — (*faux, parce que très tendu :*) Bon, tant mieux, tant mieux. (*Stoppe ses coups de pied, met et remet ses mains dans ses poches*) Est-ce que ? Je ne peux pas la voir ?

PÈRE — Non... Ça fait longtemps déjà !

*Georges commence à comprendre, il va au milieu du corridor, s'agite, comme un animal traqué regarde les murs, le plafond. Regarde son père avec étonnement, on sent qu'il veut parler, crier, dire quelque chose. Il trouve un coin de mur, cherchant les numéros du regard, traînant sa main au mur devant la plaque marquée 108, il stoppe. Il regarde son père demeuré plus loin.*

PÈRE — (*soufflant :*) N'aie pas peur, Georges, vas-y... Il faut y aller. (*Il supplie timidement, sa voix pleure, implore discrètement, les yeux surtout.*)

*Georges en close up. Il lève la main et on découvre une petite plaque marquée : « Centre de désintoxication ». Sa main tremble, il la fourre dans sa poche. Se la passe dans les cheveux. Se retourne vivement les bras ouverts. Il est affolé.*

PÈRE — (*s'approche, plus pitoyable que le fils :*) Maman est morte, trois semaines déjà !

GEORGES — Salut ! Salut ! (*il pose ses mains au centre de deux portes battantes, là, où on pose des plaques de fer pour pousser ces portes*).

*Et les portes s'ouvrent découvrant une lumière d'une telle crudité que Georges pose son bras devant les yeux. Tous les murs sont blancs, la lumière ambiante, contrastant avec la demi-obscurité des couloirs, est blanche, aveuglante. Deux hommes en blancs, des infirmiers.*

*Le questionneur surgira dans le couloir, derrière Georges et les deux infirmiers, d'assez loin.*

QUESTIONNEUR — Georges Hertel ?

*Georges tourne la tête vivement sur son cou, toujours encadré par les deux infirmiers.*

(*bas, calme*) Me permettrez-vous de vous interroger ?

GEORGES — (*sourit faiblement*) Quand ? Je ne sortirai plus d'ici !

*Les trois continuent alors de marcher vers le fond de cette salle blanche.*

(*criant du fond :*) Je n'en sortirai pas ! Jamais !

*Les portes se referment et battent sur leurs charnières à ressorts.*

PÈRE — (*près des portes qui battent, il parle bas :*) Oui, tu en sortiras, tu en sortiras. (*Il touche les portes doucement...*)

*Pendant que les portes achèvent de battre on entend Georges répétant sa description au questionneur :*

GEORGES — (*voix :*) C'est un tunnel, un long tunnel, un corridor aux murs sales, gris, aux murs uniformes, un tunnel qui n'en finit plus...

FIN

Montréal, hiver 1962